

Ο βιβλός του παιδαγωγού.

Lucienne VINCENT

IMAGES D'ALGÉRIE

Poèmes

MAISON RHODANIENNE DE POESIE

Collection « *Rencontres artistiques et littéraires* »

Lucienne VINCENT

IMAGES D'ALGERIE

IMAGES D'ALGERIE

POESIES

Maison Algérienne de Poésie

« Poésie » Revue artistique et littéraire

Lucienne VINCENT

IMAGES D'ALGÉRIE

POEMES

MAISON RHODANIENNE DE POESIE

Collection « *Rencontres artistiques et littéraires* »

L'Ange du souvenir: sur ses traces -

A n°1

PAYS BIEN-AIME

O rivage connu ! Du bout de l'univers,
Je reviendrai vers toi, pour boire à ta lumière,
Et retrouver la vie en sa beauté première,
Au tracé d'un chemin dont le feuillage est vert !

On ne parlera plus de la neige d'hiver,
Et, je reconnaitrai, sous la rose trémière,
Au seuil inoublié de ma chère chaumière,
Un visage, un sourire, un cœur intact ouvert ! *intimité pressante*

Au clocher de l'église, un angélus fidèle
Alors, éveillera cette amie hirondelle
A qui j'avais donné, de mes chants, les meilleurs !

Entends, c'est bien pour moi, que son aile froufroute !
Et mes pas sont guidés par des anges veilleurs,
Pour t'atteindre, ô pays ! rêve au bout de la route !

Les rives (du simple tracé à la fermée de la route) conduisent
à l'antériorité ensemblée, mais elles ne ferment pas
(pour constituer une île par ex) : ce qui était "rivage connu"
au 1^{er} vers devient "rêve au bout de la route" — 5
Etrange nostalgie de l'ouverture, paradoxale course
aérienne (imagination de l'Air)

A
n°2

QUELQUE PART

humble
grandiose ↘
Quelque part dans le temps, s'attardent les saisons,
Pleines de chants d'oiseaux, parmi les clairs feuillages,
A l'abri d'une baie aux limpides mouillages
Où viennent se poser, toutes les oraisons !

humble
grandiose ↘
En un lieu sans pareil, il est d'humbles maisons
Qui n'ont que leur sourire, à l'ombre des treillages,
Et des plages d'or lisse où tous les coquillages
Ont gardé le secret des plus tendres raisons !

Couleur d'éternité, l'infini de l'espace
Est dans un ciel aimable où, sans cesse, repasse,
Immortel et vibrant, l'ange du souvenir !

Il veille à tout jamais sur des aubes splendides, *grandiose*
Et sur des midis blancs que rien ne peut ternir, -
Dans un air embaumé par des jardins candides ! *humble* ↓

L'ange du souvenir loge dans l'"infini de l'espace":
il y a multiplication des lignes courbes, intérieures -
croiset humble et grandiose en alternance -

6
mais l'invitation n'est pas de se blottir, de
se nicher, - au contraire il y faut servir l'ange.
Le souvenir {airien, au-dessus (sur des midis blancs)}
blanc (somme de toutes les couleurs) → Souvenir - Evénement

C de limite (la réalité se fait incertaine)

n°1

LE MYSTIQUE APPEL

Le ciel est amical, au-dessus du bassin
Dont l'eau mire, en tremblant, des feuillages de rêve !
Au bord, court une allée, éblouissante grève,
Et l'écrin vert du parc souligne le dessin !

Près du seuil, une cour, garde, fraîche, en son sein,
L'ombre des orangers ! L'heure n'est jamais brève
En ces lieux habités d'une éternelle trêve,
Où le silence dort, où s'arrête l'essaim !

Le rempart des murs blancs limite le mystère !
O passant ! sache ici, te recueillir, te taire !
Ecoute la fontaine aux secrets si jolis !

Dans un reflet furtif, d'une fleur envolée,
De la faïence claire et des marbres polis,
Naît un mystique appel, dont ton âme est frôlée !

La limite n'est pas étonnante ou prison; elle tient sa
source de la Courbe (bassin, allée-grève, écrin du parc,
-cour en son sein, orangers, essaim, rempart) et son
intensité d'une réflexion visant le Parfait (ciel amical,
feuillages de rêve, dessin, faïence claire, marbres polis → clarté
du miroir). Le Temps est un inconnu qui s'éloigne. L'espace
devient mystérieux, et la réalité insaisissable dans sa totalité.

AU PAYS DE LUMIERE

→ Tout l'espace est lumière, et, dans chaque jardin,
La plus petite feuille, en miroir, étincelle !
Au ciel et sur la mer, l'astre, de nacre, ocelle
Un infini de bleu dont tremble le matin !

Au-dessus de la baie, au tout dernier gradin,
D'un haut balcon désert, part un rêve en nacelle ;
Il dérive sans bruit, humble et douce parcelle,
En ce vaste univers, tout de lisse satin !

Devant un pân/de mur, de blancheur aveuglante,
Eclate la splendeur d'une rose sanglante,
A travers les massifs d'ombre claire) et d'or pur !

→ Toute l'éternité, dans le présent, ² balance ! *mt brusque*
Et le cœur, agrandi d'une ivresse d'azur, ² *déliv*
Confondu dans l'instant, vers le large s'élançe !

Le visible / miroitement, l'impidité est un fleuve immense
ondoyant = est un intérieur qui se déplace en verticale.
8 (Point, creux, horizontale)

ALGER, LA NUIT

La mer a pris déjà les tons de l'améthyste
Et le soleil se baigne en un embrasement !
Dans l'air plus doux, plus frais, résonne longuement,
Le cri, plaintif appel, d'un oiseau qui s'attriste ! *i rapelle > aigue*

Un phare, de ses jets, signale quelque piste !
Une étoile d'argent s'allume au firmament !
Des frissons bleus du soir, est venu le moment, *expression n°lle*
Mais l'ombre est incertaine, un peu de jour persiste ! *l'expression*

L'emploi de "mais" hors de la logique habituelle.
Autour du large port, la ville en escaliers,
Se pare maintenant de lumineux colliers ! *antéposition de l'obj*
Sur le miroir de l'eau, les bateaux en silence,

Avant de renouer leurs périples marins, *(Olympe) peri- autour*
Couvrent de mille feux, le flot qui les balance,
Étincelants joyaux, sortis de leurs écrins !

d' améthyste / colliers

Le visible scintille; son caractère sacré apparaît à qui
suit le tiré de son érin - tout est dans cette apparition

B

n°3

LE BASSIN DE L'AMIRAUTE,
DANS LE PORT D'ALGER

Dans le vieux port d'Alger, ceint d'une collerette,
Ancienne galerie aux arceaux réguliers,
S'alignent des bateaux, minuscules voiliers,
Colorés, frémissants, car la course s'apprête !

Un promeneur dolent, sur la rampe, s'arrête :
Il regarde au-delà des quais si familiers !
Son âme, au loin, s'échappe, en rêves singuliers
Tandis que la flottille hésite encor, discrète !

Amoureuse, la vague a capté les couleurs : *metonymie*
Les barques à l'amarre, éblouissantes fleurs,
Composent des jardins de mouvantes images !

Un frêle esquif oscille, avec son chargement
D'espoirs et de pensers, de délirants ramages,
Irisant l'avenir, sur l'aile du moment !

B n°4

LES FRAIS MATINS

La ville, de l'été, chante les frais matins !
De bleu, de blanc, de vert, richement pavoisée,
Dans un nimbe léger de lumière irisée,
Elle encadre le port de ses palais hautains !

Les jardins somptueux s'ouvrent sur les lointains !
Parmi les frondaisons que mouille la rosée,
Du peuple des oiseaux, la chorale grisée
Exalte le bonheur sur des rais argentins !

La baie, à l'horizon, dessine un arc immense !
A l'appel ébloui d'un beau jour qui commence,
Ont répondu souvent de jeunes vacanciers !

Vers les logis connus d'une chère colline,
Arrive un boulevard, entre des parcs princiers,
Suspendus au-dessus de la mer cristalline !

La limite !

C n°2

BELLE MAISON

Il n'est belle maison que dans la blanche Alger :
Chaque terrasse en toit, le vent du large, effleure,
Après avoir cueilli sur les ailes de l'heure,
Une fraîcheur alerte aux cimes d'un verger !

Là, s'arrête le bruit, tout message étranger :
Dans la cour enfermée, une fontaine pleure,
Et la vasque retient le reflet clair, un leurre,
Un palais renversé qui tremble en trait léger !

La galerie, autour, avec sa colonnade,
Invite sans péril, à faire promenade :
En secret, mainte porte, happe un parfum de fleurs !

Sous le pied nu s'émeut la mosaïque lisse
Où se mêlent, vibrants, des bouquets de couleurs !
Et, de rêve, est chargé le silence complice !

LES CHERS PREMIERS BONHEURS

Sur le coteau connu que l'azur environne,
Et que baigne le soir, du parfum des jasmins,
Glissent d'agiles pas, dans la paix des chemins
Qui cernent l'univers d'une claire couronne !

A l'horizon, le ciel, de feux vermeils, fleuronne !
Avant la fin du jour, gamines et gamins,
Pour de limpides jeux, se tiennent par les mains
Et la joie innocente, en rires fous, claironne !

Et se cueille l'instant, perle d'éternité,
Sans croire que pourra se terminer l'été !
La mer, au loin, retient, tout le bleu de la vie !

Une lumière brille au front des promeneurs !
Voici les cœurs élus, sur la pente gravie,
Encor tout enivrés des chers premiers bonheurs !

A L'âge du souvenir.

UNE FAVEUR PREMIERE

Pour toujours vibrera l'âme de la cité,
Sous l'ombre des palmiers dont se borde la place,
Entre des bâtiments que le feuillage enlace,
Et dans la haute église où l'ange a médité !

Un rêve s'élargit, dans la tranquillité
Du long jour sans entrave où le jeu se prélassé,
Et de la nuit de lune aux fins reflets de glace
Allumés sur la palme au murmure effrité !

L'aile du souvenir bat sous la voûte heureuse
Où danse, des amis, la ronde chaleureuse,
Où s'élançe une course aux splendides partants !

Tout neuf était le rire éclatant de lumière :
Il ne fleurira plus d'aussi légers printemps,
Mais le cœur est marqué d'une faveur première !

A

n°3 LE SOUVENIR

S'éloignent les chemins bordés de frais taillis
Qui s'emmêlent si bien de ronce et d'aubépine,
En formant une haie hostile à la râpine,
Et dérobent les toits qu'abritent les fouillis !

Se perdent les sentiers pleins de gais gazouillis,
Tandis qu'un rêve bleu, tranquillement clopine
Et, qu'à tout soliloque, un chaud soleil opine,
En filtrant son averse aux mailles des treillis !

Ne s'effaceront point les pas dans les allées !
Toujours resplendiront les vives envolées,
Autour du grand portail ouvert au souvenir !

En des cœurs battant neuf, explose l'allégresse !
Et, des premiers bonheurs, que rien ne peut ternir,
Renaissent les moments de la plus pure ivresse !

B n°5

A LA SOURCE DES YEUX

La nuit d'été frémit de ses ailes de lune,
Autour des hauts palmiers, sur le sable argenté,
Sur les lisses murs blancs recouverts de clarté,
Sur le bras de satin d'une fillette brune !

Il flotte, au bord du ciel, un chaud parfum de prune,
Et, d'un soyeux tissu, légèrement bleuté,
Mystérieusement, se revêt la cité
Qui glisse sur le flanc d'une impalpable dune !

Assis, deux beaux enfants laissent passer le temps,
Découvrant le bonheur de partager l'instant,
D'échanger des secrets fusant de leurs doux voiles.

Absorbés par leur rêve, unis, seuls sous les cieux,
Dans un jaillissement de vivantes étoiles,
Ils aspirent leur âme à la source des yeux !

B

L'EGLISE DU MONT CARMEL, A EL-BIAR

L'église, sur un tertre ourlé de pins géants,
Domine le village, au bout de l'avenue.
Dans son vaste vaisseau, la foule est retenue
Sur les fots d'un chant plein, célestes océans !

Le dôme du clocher, par des arceaux béants,
Montre l'énorme cloche à l'ample voix connue !
Plus bas, dans un cadran, sur la façade nue,
L'horloge égrène l'heure et brave les néants !

Des enfants de l'école, elle aime être entourée !
Pour eux, l'angélus tinte, à la tour ajourée,
Le soir et le matin, puis juste avant midi !

Dame du Mont Carmel ! Vierge ! Au bout de la marche,
Est ton bleu sanctuaire ! Et, du porche arrondi,
Jusqu'à l'autel, au fond, la nef étend son arche !

NOTRE DAME D'AFRIQUE

Lorsque la basilique ébranle, en son clocher,
Toutes les voix de bronze absorbant le silence,
Il semble qu'un vaisseau, vers le large, s'élançe,
Et que vole, en éclats, le mystique rocher !

Sur trois côtés, la mer accueille ce lacher
De cloches bousculant leur grave turbulence.
Au bord des flots émus, la ville se balance
Et, de ses gradins, voit, le soleil se coucher !

Des enfants, des parents, cortèges, doux fantômes,
Ont gravi les lacets qui mènent vers les dômes,
Et, dans le sanctuaire, ont chanté tous les chœurs !

Notre Dame d'Afrique, aux grâces infinies,
Montre un visage noir et joint des doigts vainqueurs !
Elle exauce les vœux des races réunies !

↑ i
↓ oi
réunies des
montagnes grava(n) et si qu'il (i)

C
no 3

LES ETES DE BONHEUR

Les étés de bonheur embaument le jasmin !
Dès que descend la nuit, transparente, légère,
Entre mille, un parfum, s'exalte, s'exagère,
Au-dessus du grand parc où se perd le chemin !

D'un pétale envolé, d'un signe de la main,
S'émeut l'ombre propice, aimable messagère,
Et le rêve qui naît, d'une aile passagère,
Enveloppe l'instant, pur de tout lendemain !

Sur le jardin qui dort, la lune, à flots, ruisselle,
Illuminant le mur qu'un frêle arbuste ocelle,
Au long de fins rameaux, de capiteuses fleurs !

Quand, d'un calice banc, se soulève la pale,
Un philtre se distille et libère les pleurs
Qu'un cœur ému confie aux étoiles d'opale !

6^h4
UN PARFUM D'ORANGER

Un parfum d'oranger voyage dans le soir :
Une brise le cueille à l'abri du pétale,
Alors que s'ouvre au fond de la corolle étale,
Un fervent alambic, invisible encensoir !

Sur le banc de la cour, deux enfants vont s'asseoir :
Il flotte sur le mur, une clarté d'opale ;
Haut, dans le ciel uni, le jour tourne sa pale
Et le soleil, au loin, meurt dans un ostensor !

Il naît, de chaque fleur, un tout puissant message !
A la lèvre se forme une parole sage !
Et les mains, se cherchant, s'étreignent pour longtemps !

La plaine, à l'infini, page lisse d'un livre,
Offre un ample chemin ! Blanche, la nuit s'étend !
Suave, une senteur, à l'entour, se délivre !

MILIANA

Miliana perche haut, repaire de montagne,
Asile de guerriers, que l'ombre du Zacchar,
Amicale, géante, abrite du hasard,
Et dont, jadis, un chef se fit une compagne !

La neige des sommets, l'hiver venu, la gagne,
Et l'isole encor plus, derrière son rempart !
La cité forteresse, ainsi, reste à l'écart
Du chemin qui serpente à travers la campagne !

Les vaporeux vergers, quand jaillit le printemps,
Parfument tout le val, de blancheur, le vêtant !
La ville, alors, sourit dans sa neuve ceinture !

Aux cerises de Mai, le bal tourne gaiment !
Le bel été déploie un manteau de verdure !
Enfin, l'automne éclate et c'est l'embrasement !

A-B

n°4

LA VALLEE DU CHELIF

Longue, large, si vaste ! avance la vallée,
Par où passent le fleuve, et la route, et le train !
Pareil à l'Océan, le blé mûrit son grain,
Habillant d'or flambant, la fastueuse allée !

Elle déploie, au loin, l'ampleur de sa coulée !
Entre mer et désert, de hauts reliefs d'airain
Dessinent le boîtier d'un gigantesque écrin
D'où l'eau s'échappe enfin par une fente ourlée !

Par le chemin de fer, traversant des cités,
Dont l'opulence dort au soleil des étés,
S'éternise un voyage aux torpeurs obsédantes !

A l'heure de l'école, Octobre, plus léger,
Perd son riche manteau de moissons abondantes
Et se laisse envahir d'un parfum d'oranger !

C n° 5

LES MAURESQUES PALAIS

Les mauresques palais, dans l'ombre des jardins,
Derrière les murs blancs, fenêtres grillagées,
Referment jour et nuit, les portes ouvragées,
Gage d'intimité, loin des bruits citadins !

La paix se vêt de grâce : au marbre des gradins,
Dans les tapis moelleux de laines mélangées,
Dans les dessins du stuc et les niches chargées
De cuivres rutilants, lampes des Aladins !

Le silence animé de fines silhouettes,
Aux voiles ondoyants, couleurs en pirouettes,
Est vibrant d'un message aux propos susurrés !

Dans les bassins, l'eau rêve, aux pas des promenades,
En reflétant le ciel et les bouquets serrés
De l'oranger fleuri près des rouges grenades !

VILLAS MAURESQUES

Il est des lieux de rêve où l'âme se repose,
Où la terre et le ciel, unis dans les jardins,
Dans la douceur des nuits, dans l'éclat des matins,
Exaltent les parfums du jasmin, de la rose !

A l'abri des murs blancs, le hasard, plus rien, n'osc !
Au bord du belvédère, au-dessus des gradins,
Que baigne la clarté des horizons lointains,
Dans son immense parc, la demeure est enclose !

Empli d'éternité, le jour câlin s'endort,
Sur la faïence lisse et la vaisselle d'or !
Seul, un oiseau s'ébat sur la branche d'un arbre !

Et s'il suspend parfois, sa roulade, un instant,
C'est pour entendre l'eau dans la vasque de marbre !
A ce havre de paix, s'est arrêté le temps !

FEMME VOILEE

La ruelle se tait dans le jour somnolent !
Sur le mur vide, glisse, une ombre de mouette :
Un délicat fantôme, alors, se silhouette,
En son haïk discret d'un immaculé blanc !

La jeune femme va, bel oiseau s'envolant,
Dont l'aile se rabat dans une pirouette !
Arrivée au bain maure, au chant de l'alouette,
Elle en sort à midi, sous le soleil brûlant !

Dans l'étuve publique, une onde parfumée
A caressé sa chair, de vapeur, embrumée,
Fêtant, tout le matin, son corps d'ambre poli !

Le linge, le savon, tiennent dans une toile
Aux quatre coins liés par un ruban pâli !
Une senteur de musc environne le voile !

LE THE

Dans les verres étroits, ta main verse le thé
Qui mêle, à son arôme, un frais parfum de menthe !
Accroche ton beau rêve à la vapeur calmante !
Ici, le vol du temps, pour toi, s'est arrêté !

Le silence retient l'après-midi d'été,
Dans la pénombre douce, aux cœurs légers, clémente !
A l'abri des volets, que la lèvre ne mente
Et que naisse le don, par le ciel, apprêté !

Des stores de bois clair, vibre la blonde lyre
Où dansent les points d'or, éclos dans un délire
Entre les propos francs, des grands rires joyeux !

De ce trésor épars, garde ton âme éprise,
Et, fixe à tout jamais, sur un tissu soyeux,
Les visages présents qu'un jour fidèle irise !

LE THE DES QUATRE FILLES

Des filles du logis, le joyeux babil chante !
Ecoute Fatima, la sage grande sœur,
Et Khéra la vaillante au regard de douceur !
La vive Farida, fut-elle, un jour méchante ?

Hourilla, la timide, est jolie, attachante,
Avec ce rêve écrit sur son front de penseur !
Nu, passe le bras brun, qui, d'un geste encenseur,
Avance la théière, arrondie, alléchante !

Le thé coule, odorant, dans la flûte en cristal !
Un reflet d'or parcourt le plateau de métal !
Et le rire se meut dans une vapeur frêle !

A l'abri des volets, la valse des couleurs
Tourne dans l'ombre douce aux tons de tourterelle
Où les robes de fête ont des envols de fleurs !

LE KAOUADJI

A la mode mauresque, est bu le bon café,
Véritable élixir, générateur de rêve,
Et qu'il faut savoir prendre, à l'heure de la trêve,
En ce calme salon, dans un cadre étoffé !

Flottant dans sa culotte, et, d'un bonnet, coiffé,
Omar, le kaouadji, de sa démarche brève,
Evolue, et le sol, sous son pas, devient grève,
Alors qu'il sert à point le liquide chauffé !

Les buveurs sont assis, pensifs, l'âme dolente :
Ils mènent, sans rancœur, un jeu de marche lente !
Un mot rauque, parfois, rompt le silence ailé !

Tout reste près de terre et demeure immobile !
Et, seul, le serveur doit, toujours preste et zélé,
Prodiguer son breuvage, en chorégraphe habile !

LE CAFE MAURE

A ce point du trottoir, ton pas s'est arrêté :
Des buveurs sont assis, mais glisse-toi, pénètre
En t'inclinant un peu, dans l'ancre sans fenêtre
Où, près du sol battu, stagne un jour sans clarté !

Les hommes, dans ce lieu, l'hiver comme l'été,
Sont groupés pour jouir d'un ancestral bien-être :
Ils déplacent les dés, tout en laissant renaître,
Un même rêve éclos dans un verre de thé !

Le phonographe tourne et son chant nostalgique
Agit sur les esprits, tel un philtre magique !
Accepte perte ou gain, sans nul ressentiment !

Les placides joueurs, autour des tables basses,
Ont, dans leurs grands burnous, englouti le moment !
L'arôme du café flotte au-dessus des tasses !

DANS LES FRAICHES MAISONS

Le soleil, à l'eau claire, est, chaque jour, uni,
Pour chanter la beauté, la propreté plaisante !
Au cœur de la maison, la torpeur bienfaisante
Est de fraîcheur, de paix, de silence infini !

Que s'arrête, un instant, le pied las et bruni !
Que soit franchi le seuil de faïence luisante,
Et que reste, dehors, la lumière cuisante !
Aux lames des volets, l'air qui brûle, est banni !

Que frémissse la lèvre, à la boisson limpide
Apportée aussitôt par une main rapide,
A plein bord, emplissant, les verres transparents !

Le regard s'habitue à la douce pénombre
Où le plateau de cuivre offre des feux errants
Tout autour des fruits mûrs disposés en grand nombre !

LE MARABOUT

Uniformément blanc, le cube, sous son dôme,
En plein ciel, est dressé, loin de toute maison,
Pour rappeler d'un signe et sans vaine raison,
Que là, vécut un Saint dont reste le fantôme !

Et, quittant leurs gourbis, roseaux couverts de chaume,
A l'aube d'un beau jour, quand sourit la saison,
Par les chemins, s'en vont, vers le lieu d'oraison,
Des femmes, dont le cœur recherche un divin baume !

Heureux, tout seul, là-haut, favorable aux aveux,
Le marabout reçoit les plus intimes vœux :
Prie et ne parle plus, ô belle, sous la toile !

A celui, dont ici, l'âme ne peut ternir,
Et qui revient, le soir, à l'heure de l'étoile,
Avec ferveur, demande un Fils de l'Avenir !

LE SAINT HOMME

Le grand burnous laineux, chaleur ou froid, tempère,
Et l'homme en est vêtu, jour et nuit, sans façon !
Coiffé d'un turban net, il donne sa leçon,
Car, des Fils du Désert, il est Seigneur et Père !

Il écoute et comprend, lui que rien n'exaspère !
En échange, le Saint n'exige pas rançon !
Confident de la fille autant que du garçon,
Le marabout conseille : on s'incline, on espère !

Et, cependant, pourquoi vouloir l'interroger ?
Au proche devenir, faut-il toujours songer ?
La Parque, dans le Ciel, est secrète ouvrière !

Or, on le connaît Sage, et, d'un Rêve, habité !
Qu'on soit sincère et bon, c'est toute sa prière !
Il retient l'Éternel, en ce monde agité !

LA JEUNE SERVANTE

Pour laver à grande eau, le carrelage lisse
Où le pied nu se pose en toute sûreté,
La servante intervient, pleine de fermeté,
Dès le matin présente, et, tout de suite en lice !

Après un clair bonjour, discrète, elle se glisse,
En des lieux qu'elle tient sous son autorité !
Son vif élan, jamais, ne se trouve arrêté :
Il faut que la besogne, en son temps, s'accomplisse !

Allègrement, le sol, s'anime sous son pas !
Joyeuse est sa parole à l'heure du repas
Lorsque, dans ses doigts fins, scintille la vaisselle !

En sa robe à longs plis, toujours en mouvement,
Elle est bouton de fleur, et son rire étincelle,
Eclairant le logis dont elle est l'ornement !

LES PETITS CIREURS

Quand s'arrêtent les trains qui reviennent d'ailleurs,
Les cireurs sont présents sur le quai de la gare :
Ils surveillent les pas pour que point ne s'égaré
Un voyageur troublé par tous ces piailleurs !

Dans le harcèlement, les propos criailleurs,
Les souliers sont cirés, puis, pour quelque cigare,
Ou pour quelque monnaie, éclate une bagarre
Où s'emmêlent, fervents, les marmots chamailleurs !

Les brosses, les chiffons, les boîtes à cirage,
Echappés d'une caisse, au plus fort de la rage,
Exposent leur défaite entre les coups pressés !

Qu'un képi se révèle, au-dessus de la foule,
Et s'envolent, d'un jet, tous les biens dispersés,
Dans une débandade au mouvement de houle !

LE MARCHAND D'HABITS

C'est le marchand d'habits qui passe dans la rue !
La haute voix module, interminablement,
La dernière syllabe au bord du firmament,
Puis l'appel est repris dans une ampleur accrue !

Le cri recommencé, dans la lumière crue,
Gagne de proche en proche et s'arrête un moment
Près de quelque fenêtre au rebord de ciment,
Où se révèle, alors, la figure apparue !

C'est un vieillard alerte au visage bruni
Qui devient acheteur, avec un rire uni,
Des articles brisés, des laides nipperies !

Si l'enfant n'est pas sage, on le propose aussi !
La menace agit mieux que mille gronderies !
Feutré, le chant s'éloigne et s'endort, adouci !

LE COUSCOUS

Bakta sert, aujourd'hui, le couscous de la fête :
Il est dressé, paré, sur un plat généreux !
La semoule présente un éclat chaleureux
Grâce au beurre fondu qui la maintient, parfaite !

Elle forme un grand cône : un cratère, à son faite,
Expose les morceaux d'un mouton plantureux
Qu'une cuillère experte a placés dans le creux !
De la bouche au tapis, que danse la navette !

Abondamment, puisez, dans l'édifice clair !
Prenez de ce bouillon, qui fume, embaumant l'air,
Et mouillez, juste à point, la graine blonde et lisse !

Agira, sans tarder, la brûlante saveur
Du piment fin pilé, qui goutte, rouge, et glisse
Un ancestral émoi dans la jeune ferveur !

UN PIED D'AMBRE

Dans un froufrouement d'étoffes vaporeuses,
Elles sont, femmes, fleurs, oiseaux près des bassins,
Renouvelant le trait de merveilleux dessins
Qui mêlent du pastel aux couleurs chaleureuses !

Ample, le serrouel, jupe aux vagues heureuses,
A la taille, est serré, juste au-dessous des seins !
L'eau palpite et retient de frémissants essaims
Qu'une alerte, parfois, meut de courses peureuses !

De jade, ivoire ou parme, un voile transparent
Pare le buste nu ! Des perles, sur un rang,
Posent de la clarté sur la peau lisse et brune !

Un flot d'anneaux d'argent tinte le long du bras !
Hors du soyeux tissu d'émeraude ou de prune,
Apparaît un pied d'ambre, au bord du marbre ras !

LE SEIGNEUR DU VILLAGE

Noble et fier, entre tous, parade Djilali,
Traversant le village établi sur sa terre !
Autour de lui, frémît le secret d'un mystère
Et son visage glabre en émerge, pâli !

Sous le fez rouge et droit, de beau feutre poli,
Se dessine le front, lisse, pur, volontaire,
Abritant des yeux noirs dont le regard austère
Est parfois, pour l'ami, de tendresse, rempli !

D'un geste mesuré, l'homme rabat sa cape
Au-dessus de l'épaule ; et, d'un pas sûr, il frappe
Au milieu de la rue, un sol qui lui répond !

Le pied botté de cuir luit sous l'étoffe claire !
Au terme du parcours, parvenu sur le pont,
Le Seigneur, s'inclinant, d'un sourire, sait plaire !

LA TRACE INEFFECTABLE

J'ai laissé ma demeure, au bout de l'univers,
En un site sauvage où croît l'herbe rebelle !
Au-delà des buissons, la mer apparaît, belle,
Ourlant d'intense bleu, le pin, le chêne vert !

A l'abri d'un figuier qui se rit de l'hiver
Et donne son feuillage, à la saison nouvelle,
Une blanche maison, sur le roc, se révèle
Avec son toit bordé d'un balcon large-ouvert !

De ce calme logis, s'envole un doux message :
Et les mots, de leur aile, effleurant mon cœur sage,
Exaltent le bonheur né sur le sol ami !

En vain, le temps s'épuise à recouvrir de sable
Un bienheureux séjour où l'Amour a frémi !
De certains pas, survit, la trace ineffaçable !

LE TROUBLANT PARFUM

La ville blanche dort, de chaleur, accablée !
La lumière aveuglante accroche aux murs unis,
Des miroirs sans reflets près des volets brunis !
L'après-midi retient l'heure lente, introublée !

La rue, en plein soleil, de poussière, sablée,
Entre les seuils déserts et les bancs dégarnis,
S'étire, et, s'ouvre, au loin, sous les arceaux fournis
D'une verte oasis, de vif argent, criblée !

D'un souffle, d'un soupir, d'un glissement furtif,
Palpite, un bref instant, le silence attentif :
Où va cette passante, à l'abri de sa toile ?

Une porte l'absorbe et livre seulement,
De l'humble promeneuse, un clair regard d'étoile,
Et ce troublant parfum qui comble le moment !

*étatement, disparition totale, une réalité qui se simplifie,
se reselle (mais c'est moins la saisie de l'être que
celle de la Finitude)*

A n°5

LA-BAS

Là-bas, sous le ciel bleu, le long des chemins blancs,
Dans la douceur de l'air, dans la lumière blonde,
Au matin de la vie, à la source du monde,
Il y a tant de joie, ô souvenirs troublants !

Les rires et les jeux, sous les rayons criblants
D'un soleil attentif à la folâtre ronde,
Orient de clair bonheur, sur une fidèle onde,
Un superbe navire aux mâts jamais tremblants !

Mais qui donc a largué les amarres bénies,
A l'insu des enfants dont les mains sont unies ?
Voici que la mer happe un bouquet de sanglots !

La rive qui s'éloigne, exsangue, se lamente !
Et la vague amplifie, au plus profond des flots,
L'appel désespéré, né d'une lèvre aimante !

A n° 6

LE SOUVENIR EXACT

Je retrouve, en mon âme, ô pays bien-aimé,
Le souvenir exact de tes souverains charmes !
Et si, d'un dur exil, s'écoulaient tant de larmes,
Elles n'effacent point ton rivage animé !

De tes jardins fleuris, mon cœur est embaumé !
Dans la maison natale, à l'abri des vacarmes,
Epargné par la peur et le fracas des armes,
Un bonheur innocent, flotte encor, enfermé !

Près de l'eau du bassin, que la fleur de grenade
Attende mon retour ! Et que ma promenade
Epouse un pas connu sur de calmes chemins !

Que reste, pour toujours, intacte la demeure,
Avec son front paré, des roses, des jasmins,
Dont je fais une gerbe, afin qu'elle ne meure !

LES PEUPLES AMIS

Les feux se sont éteints sur la colline aimée :
Par les chemins connus, s'est égaré le pas ;
Dans les calmes jardins, ne reflourira pas
La rose de l'amour qui se fane, pâmée !

Pourquoi n'entendre plus la Parole semée
Sonnant un angélus à l'heure du repas ?
De tes fleurs, ô pays ! sangote le trépas !
La vague, sur ton bord, n'est pas encor calmée !

Le vent s'est acharné, iourd de malentendus !
Qu'après l'orage fou, les bonheurs soient rendus
Aux cœurs doux que nourrit l'immortelle espérance !

Avec les jeux d'antan, les grands rires permis,
Que reviennent les jours d'innocente ignorance
Aux rives sans péchés de deux peuples amis !

LE BATEAU DES EXILES

D'entre les bras du port, un navire s'élance :
Emporté par la vague, il a, sans bruit, frémi !
C'est un bel oiseau blanc quittant le sol ami
Pour subir, des flots bleus, la folle turbulence !

Il offre à l'inconnu sa superbe insolence
Et refuse l'adieu du rivage endormi
Qui s'efface déjà, dans un lointain blêmi,
Dans l'affre du néant, l'angoisse du silence !

Il s'en va, le bateau, tant chargé de rancœurs !
Il contient, dans ses flancs, la tristesse des cœurs
Condamnés à l'exil, heures infortunées !

Au-delà de la mer, un doux pays sourit,
Qui s'ouvre aux arrivants pour d'autres destinées,
Sur des chemins nouveaux dont l'espoir se nourrit !

LE SITE ORIGINEL

Au-dessus de la mer, d'El-Biar vers Alger,
Les lieux dits, les hameaux, nichés dans la verdure,
Affleurent çà et là, nés de la roche dure,
En murs blancs que le ciel ombre de bleu léger !

Le navire qui part oublie un passager !
Loin des buissons flétris, des climats de froidure,
Au soleil encor neuf où le chant d'amour dure,
O fidèles amis ! laissez-le voyager !

Là, c'est le Val Fleuri qui se déploie à l'aise,
En sortant du village assis sur sa falaise !
Et voici Frais-Vallon, là-haut, Fort l'Empereur !

Le chemin haletant, d'un bout de côte rêche,
Aboutit, sur la droite, oh ! sans la moindre erreur !
Au site originel nommé Fontaine-Fraîche !

ASPIRATION

Mon âme écartelée a laissé des lambeaux
Suspendus aux buissons des forêts printanières !
Et le vent les déchire en mouvantes lanières,
En ranimant les feux de fidèles flambeaux !

Point ne s'effaceront les sites les plus beaux
Que protègent les plis des ferventes bannières !
Au pays bien-aimé, les routes sans ornières,
Atteignent l'horizon qu'épargnent les corbeaux !

Là-bas, plaines et monts, hameaux, villages, villes,
Ont gardé le chant pur, exempt de mots serviles,
Avec l'écho des voix, des bonheurs espérés !

O Seigneur ! oubliez le mensonge et l'offense !
Après le terme atteint, pour les cœurs altérés,
Que s'ouvrent les chemins d'une éternelle enfance !

Achévé d'imprimer en septembre 1980
sur les presses de l'imprimerie Bené,
12, rue Pradier - 30000 Nîmes

